

Jean DARRIG

# La cave ou la Corde

*Chronique d'artisans Aixois sous la  
Révolution*

ISBN : 979-10-92940-18-3

# Un matin comme les autres

Sur le coup de sept heures du matin, Corentin Gassin, facteur de fauteuils de son état, décrocha les lourds volets de son atelier<sup>1</sup> de l'impasse des Eyguesiers d'une main ferme et puissante, aussi facilement que s'il se fût agi de feuilles de carton. Mesurant plus d'une toise, Corentin était une force de la nature. Son épaisse chevelure d'un roux incandescent, serrée en catogan, renforçait encore son aspect d'animal puissant. À l'étage, son épouse Manon fit claquer les volets contre la façade, montrant sa belle frimousse, sa jolie poitrine débordant du caraco. Elle adressa un beau sourire à leur voisin, Anicet Imbert, le tapissier de la rue de la Porte Peinte<sup>2</sup>, juste en face du logement des Gassin. Anicet ouvrait lui aussi son échoppe. Presque aussi grand que Corentin, les cheveux d'un noir de jais, la peau hâlée, il possédait des yeux peu communs : ils étaient d'un gris si pâle qu'ils en devenaient presque blancs quand

---

<sup>1</sup> Voir n°1 plan A.

<sup>2</sup> Voir n°2 plan A.

il était en colère. Les traits de son visage étaient aussi fins que ceux d'une fille.

Recueillis tous deux à leur naissance par les sœurs de l'orphelinat d'Avignon, les deux artisans ne s'étaient quittés que pendant leur apprentissage après lequel ils étaient venus s'installer à Aix. S'aimant comme deux frères, même peut-être plus, ils ne pouvaient vivre longtemps éloignés l'un de l'autre.

Comme presque tous les matins, malgré le petit froid piquant de cette fin novembre 1790, la conversation s'engagea.

— Alora, Corentin, ben dortit ?

— Coma una bèstia, mon bèu ! E tu ?

— Moi, pas trop. J'avais des idées qui tournaient dans ma tête. Hier au soir, je suis allé au club des amis de la Constitution. Pourquoi n'es-tu pas venu ?

— J'avais une réparation urgente à finir. Alors ? Raconte, que s'est-il passé ?

Corentin et Anicet étaient tous deux membres du club des « Amis de la Constitution » qui se réunissaient dans l'ancienne « chapelle des Messieurs », dépendante du collège Bourbon<sup>3</sup>, quartier Saint-Louis. Cette association, de laquelle ils s'étaient rapprochés à la fin de l'été 90, était for-

---

<sup>3</sup> Carrefour de la rue Lacépède et de la rue des Bretons. Plan B

mée de bourgeois, avocats ou commerçants qui se voulaient patriotes et chauds partisans de la Révolution. Peu d'artisans y étaient acceptés, aussi, ils avaient été tentés par la société plus populaire des « Vénérables Frères Antipolitiques », lors de sa création. Mais, effrayés bien vite par les discours extrémistes de leur fondateur, l'Abbé Rive, ils avaient considéré la société des « Amis de la Constitution » comme correspondant mieux à leurs idées et à la façon dont ils voulaient les défendre. Ils y avaient finalement été admis.

— Le secrétaire, déclara Anicet, a pris la parole et nous a exposé ses doutes au sujet du club que veulent fonder les royalistes.

— Ah oui ! Ceux qui se réunissent au café Guion, sur le Cours ! C'est bien la « Société des Amis de la Religion et du Roi », qu'ils veulent fonder ?

— Je ne sais pas s'ils porteront ce nom-là. En tout cas, ce sont de drôles de fusils ! Ils veulent supprimer la Constitution et revenir à l'ancien parlement de Provence avec ses États. Enfin, quoi, ils veulent que rien ne change et conserver leurs privilèges !

Corentin traversa la rue pour parler à voix plus basse à Anicet. Le quartier n'avait pas besoin de savoir ce qu'ils se racontaient. Manon était restée à la fenêtre et Anicet ne la quittait pas des yeux.

Comme il la trouvait jolie ! Elle lui paraissait parée de toutes les qualités et de tous les attraits qu'un homme rêve de trouver chez une femme. Il se fit violence pour continuer la discussion :

— Ils achètent les adhésions en promettant monts et merveilles. À la chapelle du collège, j'ai pris la parole pour dénoncer ce que j'ai vu et entendu au café Casati.

Le café Casati était situé juste à côté du cercle Guion<sup>4</sup>. Il servait de façade et de lieu de recrutement au club des antirévolutionnaires. Il était un peu le pendant plébéien du cercle Guion, exclusivement aristocratique. Corentin aussi avait entendu parler des pratiques racoleuses des fondateurs de cette association. Un de ses clients, petit marquis, lui avait même proposé un marché juteux, en échange de son adhésion. Mais Corentin voulait en savoir plus sur l'épisode du café Casati car cet établissement n'était pas de ceux qu'ils fréquentaient habituellement.

— Pour mieux me faire entendre, j'ai demandé la parole et je suis même monté à la tribune :

« Mes frères, ai-je dit, je veux porter témoignage de ce que j'ai vu et entendu chez Casati. Je travaillais dans le café à la réfection des garni-

---

<sup>4</sup> Emplacement actuel du café « des deux garçons », en haut du cours Mirabeau.

tures de deux banquettes. Tout d'abord, j'ai été étonné de voir entrer un ouvrier puis deux paysans qui ne savaient pas où poser les pieds. Assis à une table, un homme, certainement un noble, leur parla. J'ai remarqué qu'il n'avait pas de cocarde au chapeau. Il leur faisait tout un tas de promesses et, à l'un d'eux, il a même remis des écus. Puis il a écrit sur un papier qu'il leur a fait ensuite signer. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'une lettre d'embauche mais l'homme est venu alors me parler : « Vous ne voulez pas, vous aussi, adhérer à notre société ? Vous n'y perdrez pas, je vous le garantis ! » m'a-t-il dit. « Et qu'est-ce que j'y gagne ? » lui ai-je demandé. « Vous n'êtes pas antireligieux et vous aimez le Roi, n'est-ce pas ? Alors, vous devez adhérer à notre club ! Vous y gagnerez des amis, notre protection et du travail pour très longtemps », a-t-il ajouté. S'il avait su que j'étais frère des amis de la Constitution !

— Et qu'ont dit les autres, au club ? demanda Corentin pendant que Manon se montrait fière d'Anicet.

— Holà ! Mes propos ont fait un tollé ! Il y en a qui voulaient se rendre sur le champ au café Casati pour en découdre. Le président a dû donner force coups de maillet pour ramener le calme. Il

nous a conseillé de réunir le plus de témoignages possibles pour déposer une plainte à la Maison Commune auprès des autorités. « Utilisons les voies légales, je vous en supplie, mes amis, nous a-t-il dit. Dois-je vous rappeler que vous êtes ici pour apprendre à devenir de vrais citoyens ? Le club doit être un lieu de paix et de réflexion et non une pétaudière ! Notre premier devoir est de respecter l'ordre et la modération. Vous en avez fait le serment ! »

Depuis quelques jours, la création d'une société royaliste mettait Aix en effervescence. Un noble, M. de Guiramand, ancien écuyer et promoteur du projet, se faisait particulièrement remarquer par une attitude provocante et agressive à l'égard de tous ceux qui montraient une sympathie révolutionnaire. On racontait qu'il avait même imaginé de faire porter aux membres de la société une cocarde blanche. Lui-même s'était montré à plusieurs reprises, arborant un bouton blanc au chapeau.

Au beau milieu de cet échange, Armande, l'épouse d'Anicet, se montra au seuil de l'échoppe du tapissier. Elle possédait la même chevelure rousse que Corentin mais la sienne était flamboyante et miroitait comme de la soie. Le

regard d'un bleu profond et chaud, grande, déliée, elle possédait une plastique si merveilleuse, que beaucoup trouvaient qu'elle ressemblait étonnamment à la « Cybèle » de Chastel sur le fronton de la Halle aux Herbes. Elle avait subjugué Anicet qui l'avait épousée, confondant désir et amour. Pourtant, selon le vieil adage « qui se ressemble s'assemble » les gens étaient persuadés qu'Armande était la femme de Corentin et non celle d'Anicet.

Après son apprentissage de sculpteur sur bois chez son père, Armande était venue s'installer chez son mari. C'est là qu'elle avait découvert l'ami intime d'Anicet, Corentin, qui cherchait justement un sculpteur sur bois. Leur collaboration fut vite conclue, d'autant que Manon, l'épouse de Corentin, travaillait déjà avec Anicet. Elle avait appris la tapisserie chez les sœurs et excellait dans des compositions qui tenaient compte des goûts et de l'ameublement des clients du tapissier.

Du jour où Armande connut Corentin, chaque fois qu'elle l'approchait, un afflux de sang rosissait leurs deux visages. Mais c'était une réaction heureusement fugace. Artiste habile, Armande n'avait pas sa pareille pour dessiner et sculpter les motifs les plus gracieux sur les dossiers de chaise

ou de fauteuil. Corentin lui confiait des créations inédites ou exigées par le client, lui se contentant de graver les guirlandes de feuilles de chêne ou d'olivier sur les accoudoirs et les montants des fauteuils.

Ainsi, chaque matin, dès l'heure du travail sonnée, les deux couples procédaient à un chassé-croisé, Manon se rendant chez Anicet et Armande chez Corentin. Ce dernier posait souvent ses outils pour admirer le travail d'Armande, mais c'était surtout la femme qu'il dévorait des yeux et non l'ouvrage. Loin de la déstabiliser, ce regard brûlant posé sur elle enveloppait Armande d'une tendre chaleur, rassurante et stimulante. Inutile de préciser que tous les soirs, chacun des quatre amis s'endormait dans l'attente secrète du lendemain. Anicet se disait que c'était Manon qu'il aurait dû épouser, puisqu'ils étaient tellement bien ensemble. Armande, elle, rêvait toutes les nuits de Corentin. Pourtant, une solide affection unissait chaque couple mais tous quatre n'ignoraient rien des inclinations de chacun.

Manon descendit de sa fenêtre et vint à son tour rejoindre ses amis en se coulant près d'Anicet chez qui elle allait prendre son ouvrage. — Crois-tu vraiment qu'il y ait une conspiration royaliste ? demanda Corentin. Quand on veut se

débarrasser de son chien, on l'accuse de la rage ! Je crains que les antipolitiques de l'abbé Rive n'aient trouvé là un prétexte pour dévorer de l'aristo. Je me demande de quel côté est vraiment le complot !

Le club des frères antipolitiques avait été fondé quelques temps plus tôt par l'abbé Rive, appelé au poste de bibliothécaire par l'archevêque d'Aix. Ayant vécu les chaudes journées de juillet 89 à Paris, il était rempli de haine et de rancœur contre tout ce qui touchait à la noblesse et la royauté. Malade et handicapé, il soignait son ego à coups d'invectives et d'anathèmes. Peu de temps après son arrivée, il avait écrit un mémoire fielleux contre le Parlement, réclamant le paiement d'honoraires non payés, fustigeant sa hiérarchie et la contre révolution.

— C'est ce fou de Rive qui sème la discorde. Tout allait pour le mieux avant qu'il n'arrive, ajouta Corentin.

— Dis, mon époux, qui a prononcé ce discours incendiaire au Palais, en Septembre ? C'est Pascalis ! Qui a prédit les pires malheurs à la Provence, du fait de la suppression de son Parlement ? C'est Pascalis ! Ce Parlement qui s'est octroyé tous les droits, tous les pouvoirs, qui rend la justice à coups d'assignats, qui décide des im-

pôts et en met dans ses poches ! C'est bien Pascalis et ses acolytes, non ? Ce bourgeois bouffi d'orgueil, ce soi-disant prince du barreau ! C'est un antirévolutionnaire ! Ça, au moins, tu ne peux pas le nier !

— Manon, rétorqua Corentin, tu n'y comprends rien ! C'est un homme attaché aux États de Provence, à notre langue, notre culture, notre Parlement et qui pense qu'avoir mis tout cela à bas, alors que nous l'avons défendu pendant des siècles, c'est nous avoir vendus à Paris ! D'ailleurs, moi, je pense qu'il n'a pas tout à fait tort. Nous avons une certaine indépendance et, bientôt, nous obéirons aux ordres de Paris.

— Pascalis se prend pour un aigle, appuya Anicet, mais il raisonne petit, étriqué. Il faut voir plus grand, plus loin que la cloche de son église et le fond de sa bourse ! Ensemble, les Français seront plus puissants, la Nation sera renforcée. De toute façon, pas question de revenir en arrière. De fait, Pascalis ne défend que ses privilèges et ceux de son bord. Il est pitoyable avec ses discours larmoyants !

— Peut-être, mais pour l'instant, on ne nous a accordé guère plus de droits que les anciens usages de la Provence. Ici, nous avons toujours été beaucoup plus libres que les autres.

D'ailleurs, tu verras, la disparition des États de Provence n'apportera rien de plus à notre façon de vivre. Ceci dit, moi, ce que j'attends c'est la République, la vraie, et le plus sûr moyen d'y arriver, je te l'accorde, c'est de continuer dans le mouvement amorcé par la Révolution. *Vaquí, collèga, fin finala siam d'acòrdi* <sup>5</sup>!

— Eh bien, alors ? Pourquoi venir me chercher noise ! repartit Anicet en souriant.

Armande s'interposa. Ces discussions politiques n'étaient guère de son goût, même si elle avait accueilli la Révolution avec sympathie, tout en déplorant les morts qu'elle avait déjà faits.

— Oh ! Les hommes ! On ne travaille pas aujourd'hui ? Allez, les deux coqs, il est temps d'aller besogner, sinon, les poules ne vous feront pas d'œufs ! dit-elle en riant.

Ayant dit cela, elle entra dans l'atelier de Co-rentin d'un pas décidé et commença à préparer ses ciseaux et ses maillets.

---

<sup>5</sup> Voilà, collègue, finalement, nous sommes d'accord !

## L'église du Saint-Esprit

Onze heures de relevé venaient de sonner au clocher de la grande horloge du Beffroi. L'église du Saint-Esprit était maintenant glaciale. Dès que le soleil disparaissait, l'humidité et le froid recommençaient à sourdre des murs comme un fluide maléfique.

Quatre personnes étaient assises devant l'autel de la Vierge sur la droite de la nef. Vu l'heure et l'absence de fidèles dans l'église, elles avaient pris la licence de s'asseoir sur les prie-Dieu comme sur des chaises, leurs genoux commençant à souffrir.

— Nom de Dieu, bougonna l'homme, mais qu'est-ce qu'il fait, cet imbécile ! On va geler sur place !

— Taisez-vous, mon époux, vous blasphémez ! un peu de patience ! Il a dit entre onze heures et minuit.

L'homme, la cinquantaine bien sonnée, le visage en lame de couteau, ressemblait à un oiseau de proie avec son nez aquilin, ses petits yeux rapprochés et son menton en galoche. Tel celui d'un rapace, son regard luisait d'une flamme mauvaise

et ses yeux roulaient dans leurs orbites en tous sens, comme ceux d'une bête traquée. Sur ses genoux qui trémulaient sans interruption, ses mains étaient agitées de mouvements brefs et incontrôlés. Il avait peur, c'était certain, et cet état influait sur son humeur, d'ordinaire calme. Sa perruque de travers, son gilet mal boutonné indiquaient assez qu'il s'était préparé dans la plus grande précipitation.

— Calmez-vous, mon époux ! murmura la femme, si quelqu'un vient, il ne faut pas qu'on nous remarque.

— Et qui nous remarquerait ? Que Diable, à cette heure, il n'y a personne dans cette glacière !

Elle, au contraire, grasse et tassée sur son prie-Dieu, donnait l'image d'une bonne grosse mère bien pateline, aussi immobile qu'un *santibelli*. Pourtant, sa bouche, comme fendue d'un coup de rasoir, et son regard noir dénotaient une nature amère et dure. Elle renfonça sa coiffe pour se garantir du froid et jeta un regard glacé sur son fils, assis à côté d'elle. C'était à se demander si ce grand escogriffe faisait vraiment partie de la famille. Un craquement de boiserie le sortit de sa rêverie et il s'étira comme un chat famélique. Avachi sur son siège, il songeait à Mme de C. qui avait dû l'attendre dans son alcôve, demi-nue.

Peut-être s'était-elle rabattue sur son cocher, comme cela lui arrivait souvent, même en sa présence, quand il manquait de ressort et qu'elle en voulait encore. Son teint disait assez que le seul exercice qu'il prît était sous des draps chiffonnés et poisseux de plaisir.

La fille de la famille était plantée sur son siège comme un mannequin de bois, bien droite. Elle dominait tout le monde de la tête. Grande et bien bâtie, elle avait un port de reine, à défaut d'en avoir le charme et la grâce. Sa mère se reprochait toujours de l'avoir conçue avec un métayer de passage, comme si elle n'était pour rien dans sa laideur.

— Baisse-toi, lui glissa sa mère, on te voit trop !

— Ah ! Ma mère ! fit-elle, agacée, laissez-moi tranquille, je vous en prie !

On venait de la déranger, perdue dans ses pensées qu'elle avait d'ailleurs très limitées. Pas encore nubile, malgré ses seize ans, elle possédait l'esprit d'une gamine sans aucune libido. La seule question qui l'intéressait était la satisfaction de son estomac. Pour l'heure, elle avait grand faim et rêvait des cailles au raisin que la cuisinière avait préparées et qu'elle n'avait pu manger, malheureusement.

Roturier anobli grâce au rachat des biens du seigneur de Roncajol, ruiné à Versailles par le jeu et les femmes, Clément Maurel, dit maintenant « de Roncajol », avait dû subitement mettre un terme, ce matin même, à la jouissance de sa fortune amassée dans son étude notariale.

Depuis quelque temps, attisés par leur chef, l'abbé Jean-Joseph Rive, dangereux exalté, les membres de la société des antipolitiques, fervents révolutionnaires, avaient décidé de faire la chasse aux bourgeois trop mous et manquant de conviction républicaine, ainsi qu'aux nobles qui osaient encore dresser leur crête. Or, de Roncajol ne faisait en réalité partie ni des uns ni des autres. Mais il avait des ennemis, beaucoup d'ennemis. Il lui était arrivé de sous-estimer volontairement des biens mis en vente dans son étude, de les faire racheter en sous-main par un comparse puis de les revendre quelques mois plus tard avec un bénéfice substantiel. Il était aidé en cela par son épouse qui faisait parler les clients en salle d'attente et avertissait subrepticement son mari des bonnes affaires qu'elle subodorait. Personne n'était aussi capable qu'elle pour délier les langues et son flair n'avait pas d'égal dans toute la ville d'Aix. Maurel pratiquait l'usure à des taux abyssaux et n'hésitait pas à faire saisir sur le

champ, en cas de non-paiement. Les grugés finissaient tôt ou tard par comprendre la tromperie. Un marché était un marché, mais ils en étaient quittes pour vouer à Maurel une haine éternelle. Rien d'étonnant donc à ce qu'il fût dénoncé par plusieurs spoliés, bien aises de se venger à bon compte.

Aussi, ce matin-là, un de ses anciens clercs était venu le prévenir qu'on allait venir l'arrêter avec sa famille pour manque d'ardeur révolutionnaire et suspicion d'adhérer à la société des « amis de la religion et du Roi ». Certains affirmaient lui avoir vu arborer la cocarde blanche, soi-disant signe de reconnaissance de cette société, d'autres certifiaient qu'il était très proche de l'avocat Pascalis, bête noire des révolutionnaires et, par conséquent, aussi suspect que lui. Tout cela était rigoureusement faux mais on sait bien qu'en période troublée la calomnie est bien plus puissante que la vérité.

Vers midi, Ronchin, un ancien valet de ferme, que le clerc avait introduit, vint annoncer à Maurel que sa prise de corps était imminente. Il lui proposa de le mettre à l'abri, moyennant une coquette somme d'écus qu'il savait pouvoir lui demander. La moitié fut payée à la conclusion de l'affaire, l'autre moitié le serait dès la mise en

sûreté. Un rendez-vous fut convenu dans l'église du Saint Esprit où un homme viendrait les chercher, lui et sa famille, entre onze heures et minuit pour les amener dans un endroit sûr.

Vu toutes les traîtrises dont il était coupable et la menace qui planait sur lui, Maurel de Roncajol ne barguigna pas.

— Vous ne le regretterez pas, Moussu, fit le valet. Je vous sauve peut-être la vie. Ces furieux ne sont que des brigands qui, sous couvert de politique, ne songent qu'à faire des mauvais coups.

Maurel réalisa le plus de liquidités possibles en un temps record. Une partie fut cachée dans les vêtements de chacun des membres de la famille, le reste dans une cachette sous les tommettes, avec les titres de propriété. Toute la famille garda le secret et personne, même la vieille bonne, ne fut prévenu de la fuite.

Le mistral s'était levé, renforçant la sensation de froid de cette fin novembre. Il s'engouffrait dans le couloir formé par la rue Grande Saint-Esprit<sup>6</sup> que l'homme, poussé par le vent, descendait à enjambées aussi grandes que le permettaient ses courtes jambes. Chaloupant sa démarche, balançant fort les bras, il faisait penser,

---

<sup>6</sup> La rue Espariat.

par son allure trapue, à un marin, impression renforcée par ses larges braies et sa tunique sans boutonage.

Certes, il était sur un joli coup qui allait lui rapporter gros mais qui comportait bien des risques. Ne voulant pas compromettre les chances de sa pratique, il avait fait donner un rendez-vous dans un lieu tout proche de chez Maurel qui logeait rue de la Masse. Il n'y avait pratiquement qu'à traverser la rue Grande Saint-Esprit, s'engager dans la rue des Tanneurs qui faisait l'angle de l'église et pousser la petite porte ouest qui donnait près du chœur. Il savait que Maurel et les siens n'étaient guère doués pour l'aventure, c'étaient des balourds de bourgeois avec lesquels on pouvait s'attendre à tout. De plus, la rue des Bernardines<sup>7</sup>, toute proche, était le siège de la société des antipolitiques, à l'affût de tous ceux qui n'étaient pas révolutionnaire. C'est de cette rue des Bernardines que partaient les escouades qui ratissaient les rues, la nuit, en quête de soi-disant suspects. Avec un peu de chances, les fuyards arriveraient à s'éloigner du quartier entre deux allées et venues des excités de l'abbé Rive.

L'homme eut la chance de ne rencontrer âme qui vive et poussa doucement la porte du chœur

---

<sup>7</sup> Voir plan A.

qui, malgré ses précautions, émit un lugubre gémissement. Aux murmures que lâcha la famille surprise, l'homme comprit que son monde était là.

Dès qu'il les devina devant l'autel de la Vierge, éclairés par une bougie mourante et tassés sur leurs prie-Dieu, la colère lui vint. Il se planta devant eux et les harangua :

— Mais vous êtes complètement idiots, compère ! Enlevez-moi ces perruques, gronda-t-il en faisant sauter celle de Maurel d'un revers de main. Et vous, fit-il en s'adressant à la femme, détachez-moi ces rubans et ces dentelles !

La mère et la fille enlevèrent leurs falbalas d'une main tremblante.

— Vous avez peut-être pris un drapeau blanc aussi, non ? dit-il d'un ton sarcastique... Et quoi ? Qu'est-ce que je vois ? Des épées ! Donnez-moi ça tout de suite ! D'ailleurs, je parie que vous ne savez même pas vous en servir !

Maurel et son fils détachèrent leurs baudriers et l'homme alla jeter les épées derrière l'autel de la Vierge.

— Si d'aventure on nous cherche des crosses, vous devez passer pour des petits bourgeois qui regagnent leur domicile après s'être attardés chez des amis. C'est clair ?

Puis, après avoir inspecté la famille, il demanda aux femmes s'il leur était possible de relever leur robe pour ne pas être embarrassées dans la marche. Elles s'arrangèrent avec des épingles prises dans leur coiffure.

— Bien. Vous allez suivre mon pas. Ne parlez pas, baissez la tête, et si l'on vous souhaite la bonne nuit, répondez poliment et ne vous arrêtez pas. Pour le reste, laissez-moi faire.

L'homme remonta la rue Grande Saint-Esprit et tourna à gauche dans la rue Beauvezet<sup>8</sup>. Depuis quelques années seulement, les rues étaient éclairées, grâce à Joseph Dubreuil, ancien maire d'Aix. Mais les lanternes ne donnaient toutefois qu'une chiche clarté et il était difficile de reconnaître quiconque à plus de cinq cannes<sup>9</sup>. Parvenu au premier tiers de la rue en pente, L'homme perçut des voix d'hommes et vit les lueurs de lanternes au début de la rue.

— Oh ! Boudiou ! marmonna-t-il.

Il jeta sa troupe sur la droite dans une ruelle sombre, étroite, infecte, le début de la rue de l'Annonerie Vieille. La famille Maurel commençait à comprendre que passer inaperçu en ces temps troublés n'était pas chose facile. L'homme

---

<sup>8</sup> Rue Bédarride.

<sup>9</sup> La canne de Provence, ou cano, valait environ deux mètres.

continua à les pousser dans ce boyau qui s'élargissait en une espèce de place, donnant à la rue la forme d'une panse<sup>10</sup>. On entendait les voix qui descendaient dans la rue Beauvezet, de l'autre côté des maisons et, à leurs éclats, on comprenait que les hommes étaient avinés. Les fuyards venaient d'éviter une rencontre des plus fâcheuses.

Soudain, le guide décela la lueur d'une lanterne, mais cette fois, en haut de la rue dans laquelle ils étaient. L'un des patrouilleurs avait eu l'idée de fouiller ce boyau sombre, bien décidé à trouver quelque chose. Il n'y avait guère de recoin où se cacher. Le guide enjoignit les Maurel de se plaquer contre la muraille. Il éteignit sa lanterne et se coucha au bas d'une porte, comme un vagabond.

L'homme aviné descendait la rue en chantonnant, balançant sa lanterne. Il n'était pas assez saoul pour ne pas apercevoir la famille collée contre le mur comme si elle eût voulu passer au travers.

— Holà, s'écria-t-il aussitôt, avec un rire méchant, ne voilà t'y pas une prise intéressante ? *Sostenètz la paret de peur que tombe ? Cu*

---

<sup>10</sup> Voir n°6 plan A.

*siatz* ?<sup>11</sup> Que faites-vous là, à vous cacher, à une heure pareille ?

— *S'entornam au nòstre*, bredouilla Maurel, tremblant comme une feuille.

— Oui, renchérit son épouse, montrant plus de cran, nous nous sommes attardés chez des amis.

— Ah oui ? Et vous choisissez le chemin le plus mal famé, le plus puant, et sans lanterne, en plus ? Allez, vous...

Mais le révolutionnaire ne put continuer sa phrase. Il gémit faiblement et se laissa tomber sur les genoux, sa lanterne lui échappa. Dans son faisceau, on put apercevoir un filet de sang bien frais qui serpentait sur le sol.

Le guide s'était relevé dans le noir et lui avait percé le dos d'un coup de poignard par derrière, atteignant directement le cœur à travers les côtes, pendant que, de son autre main, il le bâillonnait.

— Vite, dit le guide en rallumant sa lanterne, ne moisissons pas ici.

Choqués, sans comprendre quoi que ce fût à ce qui venait de se passer, les Maurel suivirent l'homme à petits pas, comme des automates. Ils arrivèrent en haut de la rue Annonerie Vieille pour retomber dans la rue Beauvezet, près du carrefour de la rue Verrerie.

---

<sup>11</sup> Vous soutenez le mur de peur qu'il ne tombe ? Qui êtes-vous ?

— Où allons-nous ? demanda timidement Maurel.

— Rue du Griffon, en dessous de Saint-Sauveur, répondit laconiquement l'homme.

Il était hors de question d'emprunter la rue des Orfèvres<sup>12</sup>, axe fréquenté entre la place de la mairie et le chemin de Marseille. L'homme les guida dans la rue de la Sabaterie<sup>13</sup>, plus calme. Un observateur aurait eu plaisir à détailler la bizarre marche de la petite troupe, à la façon de la Commedia Del Arte : le guide se dandinait d'un pas décidé, Maurel le suivait en trotinant comme un rat en fuite, la femme donnait l'impression de rouler sur le sol, le fils lançait ses jambes maigres de part et d'autre. Seule la fille marchait comme un homme normal, si l'on peut dire, à pas comptés.

Leur guide voulait éviter le voisinage des ruines du Palais Comtal, lieu mal famé, repaire de brigands et de ribaudes, au milieu duquel commençaient à s'ériger les murs de la future prison. Aussi, il préféra s'engager dans la rue de la Boucherie<sup>14</sup>. Arrivé près de la Place aux Herbes, l'homme intima au groupe l'ordre de l'attendre dans le renforcement d'une porte, le temps de

---

<sup>12</sup> Rue Maréchal Foch.

<sup>13</sup> Rue Fauchier.

<sup>14</sup> Rue Méjanes.

s'assurer que la place était déserte. Le beffroi sonnait juste minuit. Dans le fond de la place, en face, une vieille descendait la rue des Orfèvres à petits pas. La voie étant libre, ils s'engagèrent alors dans la rue des Marchands<sup>15</sup>. Au bout, ils tournèrent sur la gauche, dans la rue Neuve<sup>16</sup>. Parvenu presque dans la rue Saint-Laurent<sup>17</sup>, l'homme entendit encore un groupe approcher. Il poussa brutalement son troupeau sur la droite dans une impasse noire et puante, les gens y jetaient leurs ordures par les fenêtres, profitant de l'impunité qu'autorisait l'heure tardive. La fille Maurel reçut d'ailleurs une bassine d'épluchures sur la tête. Elle se préparait à hurler quand sa mère lui bailla un soufflet sur la bouche pour la faire taire.

— Silence, ma fille, taisez-vous ou je vous arrache les yeux ! maugréa la mère entre ses dents.

Le groupe de révolutionnaires étant passé, l'homme conduisit enfin la famille Maurel dans l'angle de la rue du Griffon et de celle de la Porte Peinte<sup>18</sup>, l'asile étant une maison qui faisait le coin<sup>19</sup>.

---

<sup>15</sup> Rue Chabrier.

<sup>16</sup> Rue Granet.

<sup>17</sup> La rue Saint-Laurent de la Frache, actuelle Rue Paul Bert.

<sup>18</sup> Rue Campra.

<sup>19</sup> Voir n°3 plan A.

L'homme ouvrit l'huis d'entrée fermée à clé et les fit pénétrer dans le couloir. Dans le fond, il ouvrit une autre porte qui conduisait à une cave.

— Faites attention, murmura l'homme en les éclairant de sa lanterne, l'escalier est raide.

La cave dans laquelle il les guida était une vaste salle voûtée encombrée de pièces de bois séchant sur des claies. Quelques chaises et quelques fauteuils sans garnitures occupaient également le long des murs. La cave trouvait son aération par un grand soupirail qui s'ouvrait au ras de la chaussée. Dans le fond de la salle, de la paille avait été répandue et quelques couvertures jonchaient le sol.

Les Maurel dardaient leurs regards de tous côtés, se demandant bien ce qu'ils allaient pouvoir faire dans ce lieu. L'homme remonta l'escalier avec sa lanterne, les laissant dans le noir.

— Ne bougez pas, dit-il, je reviens. Essayez de ne pas faire de bruit.

À tâtons, de Roncajol s'assit précautionneusement sur une chaise, après avoir éprouvé sa solidité.

— Eh bien ! finit-il par dire en soufflant, tout ça pour se retrouver dans une cave noire !

— Mais Père, cet homme nous a finalement conduits en prison ! s'exclama la fille, j'ai peur, il fait tout sombre.

— C'est vrai que je ne me sens guère en sécurité, ajouta le fils d'un ton aigre. Et s'il ne revient pas ?

— Il reviendra, je vous en réponds.

Bientôt une lueur éclaira l'escalier. Outre sa propre lanterne, l'homme en portait une autre ainsi qu'un seau en tôle muni d'un couvercle.

— Voilà ! dit-il en posant l'ustensile dans un coin, ça, ce sont les tinettes ! Vous les mettrez où vous voulez.

La mère Maurel tordit le nez d'un air dégoûté. L'homme reprit l'escalier et disparut à nouveau.

— Ça y est, pour le coup, il nous a laissés en plan ! grogna le fils. Va-t-il falloir nous servir de ça, demanda-t-il en désignant le seau avec dédain. Moi, je vous dis qu'il ne reviendra pas !

— Non, mes enfants, il va revenir, affirma Maurel d'une voix douce, il reviendra car il lui manque la moitié des écus que je lui ai promis.

Effectivement, l'homme revint un quart d'heure plus tard, portant un grand faitout de terre fumant et un gros pain rond sous le bras.

— Voilà de quoi manger pour ce soir et demain matin. Vous vous passerez de couverts. Je vous laisse la louche que vous vous partagerez à tour de rôle. Je vous conseille d'éteindre la lanterne dès que vous aurez mangé. Depuis la rue, on pourrait voir la lumière par le soupirail. Ne faites pas de bruit car il faut que personne ne puisse suspecter votre présence. Ah ! J'oubliais, termina-t-il en se dirigeant vers Maurel.

Celui-ci comprit ce que désirait l'homme. Il mit la main dans la poche de sa culotte et en sortit une petite bourse de cuir. Il la tendit vers l'homme sans la lâcher.

— Me direz-vous, mon ami, combien de temps nous allons rester dans une telle situation ? Elle n'est guère confortable et vous m'avez demandé suffisamment cher, il me semble.

Maurel parlait lentement, détachant bien les mots, avec une certaine componction. Il n'élevait jamais la voix. Tout ceci conférait à son élocution une expression aristocratique, à défaut de véritable noblesse.

— Ne vous inquiétez pas, Moussu de Roncajol, vous ne resterez guère plus de trois jours dans cette cave. Nous allons organiser votre sortie de la ville. Si nous voulons être sûrs, il nous faut

préparer votre fuite avec précaution et efficacité. N'ayez crainte et continuez à me faire confiance.

Ce disant, l'homme laissa la famille s'organiser comme elle le pût autour du faitout et, leur souhaitant bonne nuit, il leur recommanda encore de ne pas faire de bruit. Puis ils entendirent la clé tourner dans la serrure.

— Nous voilà prisonniers, se plaignit la fille, et nous sommes tout crottés, ma Mère ! nous puons la merde !

— Écoutez, je n'y suis pour rien si les rues sont des égouts à ciel ouvert ! Nous nous déchausserons et mettrons nos souliers à l'autre bout de la cave.

Le repas pris, la famille s'arrangea sur le lit de paille, chacun fit son trou à sa façon. Les époux Maurel se retrouvèrent côte à côte, ce qui ne leur était pas arrivé depuis bien des années. Malgré la fatigue de cette journée mouvementée, il leur fut bien difficile de trouver le sommeil. N'en pouvant plus de ressasser ses pensées, la mère Maurel finit par murmurer :

— Mon époux, est-ce bien vrai que vous aviez des sympathies avec Pascalis ?

— Jamais de la vie ! Ce sont des racontars. Je ne l'ai croisé qu'une fois dans une affaire et il m'a accordé moins d'attention qu'à son chien. Cet

imbécile qui s'accoquine avec la noblesse n'est qu'un paysan, dans le fond.

— Tout de même, souffla la femme, il ne manque pas d'un certain courage...

— Ah ! Ouiche, du courage ? le courage de fuir dans sa bastide des Pinchinats, bien gardé par une cinquantaine de rustres !

— Bah ! Il aurait pu fuir en Italie ! Et Guirmand ! Et de la Roquette ! Moi je dis que Guirmand est un imbécile qui n'a pas plus de jugeote qu'une poule. Je l'ai aperçu hier, sur le Cours, bombant le torse, marchant à pas comptés, défiant les gens du regard. Ah ! Mon époux, d'un côté des enragés, de l'autre des ânes ! Ça ne peut rien donner de bon, je vous le dis ! Et cette cocarde blanche, de cette société des amis du Roi et du clergé, vous vouliez la porter ?

— Pour rien au monde ! Même si j'ai tenu à acquérir un nom noble, pour ma satisfaction personnelle, je n'ai jamais partagé les aspirations de ces nobliaux. Pascalis se voyait peut-être déjà en ange tutélaire de la Provence... L'idiot ! J'ai compris mieux que lui que le vent avait définitivement tourné. Le Parlement n'était pas éternel, pas plus que nos privilèges provençaux. Les Marseillais l'ont compris bien plus vite que nous.

Nous ne pouvons revenir en arrière, la Révolution est un torrent qu'on n'arrête pas.

Un silence se fit dans leur dialogue, la mère Maurel réfléchissant aux propos de son époux.

— Alors, on nous en veut peut-être pour tout autre chose que la politique, conclut-elle, revenant à leur propre situation.

— Évidemment, la politique n'est qu'un prétexte. Vous savez bien ce qu'on nous reproche car vous y êtes pour une bonne part, ma Mie !

La femme se tut par assentiment. Mais soudain, elle se souleva sur un coude pour être plus près de l'oreille de son époux.

— Et si tout cela n'était qu'un stratagème pour nous soutirer des sous ? Il n'y a peut-être pas plus de dénonciation que de beurre en broche ! Vous avez vu la face de l'homme ? Ne vous rappelle-t-il rien ?

— Non. Je pense que c'est un ancien marin, à la façon dont il est accoutré.

— Eh bien justement... cela me dit quelque chose...mais quoi ? De toute façon, il est de mèche avec Ronchin qui nous l'a proposé.

De Roncajol se remua sur sa couche. L'entretien commençait à l'agacer.

— Et après tout, fit-il, qu'est-ce que ça change ?  
Sortez donc, si vous le voulez, et retournez chez  
nous !

Là-dessus, il se tourna de l'autre côté et fit  
mine de s'endormir. Son épouse lui posa une  
main sur le bras.

— Nous nous en sortirons, mon ami, j'en suis  
certaine, dit-elle, en guise de bonne nuit.

À suivre.....